

Ce texte présente les notes et commentaires rédigés par Julien Bernard, en préparation à la séance du 14 décembre 2017. Il constitue un complément au Compte Rendu de cette séance.

Husserl, La philosophie comme science rigoureuse, chapitre : « Le naturalisme philosophique »

Structuration générale du chapitre

Dans toute ce chapitre, Husserl entend réfuter le naturalisme comme posture philosophique.

Cette réfutation se fait en deux temps, deux grandes parties.

La première partie, ne s'étend que sur cinq pages, jusqu'au grand espace inter-paragraphe de la page 23. Cette première partie est **la réfutation du naturalisme « par ses conséquences »**, dit Husserl. Il va montrer que si l'on suit le chemin du naturalisme, alors on peut être conduit dans deux voies, tout aussi fâcheuses et inacceptables l'une que l'autre : d'un côté, *une voie conduisant à la contradiction* (on garde l'idéal de philosophie rigoureuse, mais on le pervertit en le faisant reposer sur des principes contradictoires), de l'autre, *une voie conduisant au scepticisme*¹.

La deuxième partie, qui débute à la page 23 (grand espace inter-paragraphe), est **la réfutation du naturalisme « par ses principes »**. Husserl va y critiquer en détail les deux thèses qui sont au

¹ En introduction, Husserl avait présenté les deux voies philosophiques qui s'étaient dégagées à partir de Hegel (le naturalisme/l'historicisme) comme correspondant, pour le naturalisme, à une forme de perversion de l'idéal de philosophie comme science rigoureuse et, pour l'historicisme, à une forme d'abandon pur et simple de cet idéal, remplacé par l'idée d'une philosophie de la *Weltanschauung*.

Cette lecture de l'introduction de Husserl pouvait alors nous amener à penser que c'est plutôt l'historicisme seul, dans son renoncement à l'idéal de science rigoureuse, qui mériterait le qualificatif de "scepticisme", et non pas le naturalisme. L'introduction d'ailleurs, parlait d'« historicisme sceptique », à propos des dérivés de l'hégélianisme dont hérite la philosophie de la *Weltanschauung*. La seconde partie du texte de Husserl confirmera cette association du scepticisme à l'historicisme et à la philosophie de la *Weltanschauung* :

« On voit aisément que l'historicisme conséquent mène à un subjectivisme sceptique radical. »

Le scepticisme prenant par ailleurs dans ce cas une forme particulière, à savoir celle d'un relativisme historique et culturel.

Nous voyons à présent, en rentrant dans la partie *Le naturalisme philosophique*, que le naturalisme, lui aussi, peut conduire au scepticisme. D'ailleurs, dans les premières pages de la seconde partie de *La philosophie comme science rigoureuse*, Husserl montrera bien que le scepticisme est un risque partagé par ces deux courants, pour lesquels il tentera d'ailleurs d'établir une relation de parenté :

« [dans l'historicisme, on voit] se développer un relativisme qui n'est pas sans parenté avec le psychologisme naturaliste, et qui se fourvoie dans des apories sceptiques analogues ».

Si le naturalisme conduit à un scepticisme, alors pourquoi Husserl parlait-il en introduction du naturalisme comme une perversion de l'idéal de philosophie rigoureuse, et non pas comme un abandon pur et simple ? En rentrant dans l'analyse du texte, nous en verrons la raison. C'est que la plupart des naturalistes choisissent la première voie. Ils préfèrent ne pas être conséquents avec eux-mêmes et rester dans la contradiction, plutôt que d'assumer le scepticisme qui devrait dériver logiquement de leur posture. Husserl disait en fait à peu près la même chose aussi des historicistes de la *Weltanschauung* en introduction, à savoir qu'ils préfèrent ne pas assumer jusqu'au bout le scepticisme :

« [la philosophie de la *Weltanschauung*] ne cherche d'ailleurs nullement à faire profession de scepticisme dans les polémiques qui l'opposent avant tout au naturalisme ».

fondement du naturalisme, à savoir : la naturalisation de la conscience, et la naturalisation des idéaux.

Manifestement, par le grand saut inter-paragraphes qu'il positionne p. 30, Husserl propose deux sous-parties à la réfutation du naturalisme par les principes. La première sous-partie attaque directement les principes du naturalisme, en toute généralité ; tandis que la seconde va vérifier les résultats atteints dans la première par une analyse plus circonstanciée de certains travaux naturalistes (en particulier ceux issus de la psychologie expérimentale).

Analyse et commentaire

Première partie (Alinéas 1 à 5 du découpage proposée par Gabriella C., 1^{er} CR)

Husserl aborde cette partie par la question de l'*origine du naturalisme*. Il explique que le naturalisme n'a pu naître qu'à partir du moment où l'on avait conçu la nature comme « une unité de l'être spatio-temporel, unité qui obéit à des lois exactes » (p. 19).

Ainsi, la conception de la nature sur laquelle s'appuie le naturalisme se caractérise par *son unité* et par sa *légalité exacte*. La nature ne se comprend que comme un tout pouvant être de part en part caractérisé par des lois mathématiques exactes. Il y aurait un certain moment historique, correspondant à la naissance de la physique mathématique, où cette vision de la nature a commencé à s'imposer. Dans la *Krisis*, Husserl répètera cela, en identifiant confusément ce moment de l'histoire des idées avec une catégorie historique très floue et contestable de « Renaissance », pour laquelle il choisit notamment Galilée comme figure emblématique.

Husserl poursuit en précisant que cette vision de la nature comme unitaire et pourvue d'une légalité exacte a entraîné une nouvelle dynamique dans l'évolution des savoirs. A partir de l'adoption de cette vision de la nature, on a assisté, dit-il, à la naissance d'une profusion de sciences nouvelles qui étendent progressivement leur champ d'investigation. Sans doute, en toile de fond, sans que cela soit explicite dans le texte, Husserl parle d'une conception des savoirs et de leur dynamique historique, qui est celle héritée de l'esprit des *Lumières*. Il faut, en tout cas, remarquer la tension entre la conception *unitaire* de la nature, que Husserl prête à l'époque percussive du naturalisme, et la conception *morcelée* des savoirs qui s'étendent par naissance cumulative de "nouvelles sciences". Cette tension est peut-être soluble dans le fait que ces "nouvelles sciences" ne se départageraient pas fondamentalement par leurs méthodes, ou par leurs conceptions de la nature, mais simplement par l'objet d'étude qu'elles choisissent de découper au sein de cette nature unitaire.

Ainsi, le naturalisme s'appuie sur une croyance exagérée en l'unité méthodologique de la science. Et Husserl, dans un aparté, annonce qu'on observera le même défaut pour l'historicisme. Le naturalisme étend illégitimement les méthodes des sciences de la nature (*Naturwissenschaften*) aux sciences de l'esprit (*Geisteswissenschaften*). L'historicisme tombe dans le travers symétrique. Pour comprendre cela, il faut savoir que le découpage de tous les savoirs en deux classes : "sciences de la nature" et "sciences de l'esprit", est un cadre classique en Allemagne, toujours en application aujourd'hui dans l'organisation des savoirs universitaires. Le terme *Naturwissenschaften* est plus ancien, et le terme *Geisteswissenschaften* commence à être utilisé dans des contextes divers dès le XVIII^e siècle. Mais c'est Hegel et certains de ses contemporains qui ont soutenu fermement l'idée que les sciences de l'esprit (*Geisteswissenschaften*) ont leur méthode propre. C'est à Dilthey qu'il revient de reprendre systématiquement, dans son analyse des sciences, l'opposition duale entre *Naturwissenschaft et Geisteswissenschaft*. On voit ainsi que la constellation d'auteurs qui a donné naissance à l'usage systématique de ce découpage dual des sciences, en Allemagne, correspond de près aux auteurs discutés par Husserl dans notre ouvrage.

Husserl en vient ensuite à une première caractérisation précise du naturalisme. Pour le naturaliste, dit-il, tout est nature, et même souvent nature *physique*. Cela s'applique en particulier, et c'est cela le plus important, au psychique, et aux idéaux.

1) Naturalisation du psychique : Le psychique, pour autant qu'il soit reconnu par le naturaliste, est pensé comme « un "épiphénomène" de second rang » (p. 19) du physique. Cela revient au même au fond, de défendre avec les positivistes sensualistes (penser notamment à Mach...) que les objets du monde se réduisent à des complexes de sensations, ou de défendre avec les psychologues sensualistes que tout les faits psychiques se réduisent à des « complexes corollaires synthétisant ces mêmes "sensations" » (p. 20). Les deux discours semblent différer en ce que le premier insiste sur l'objet physique et le second sur le sujet psychique. Mais, au fond, les deux postures reviennent au même : une abolition injustifiée de la distinction du physique et du psychique ; et peut-être, mais ce n'est pas dit dans le texte, de la distinction véritable du sujet et de l'objet².

2) Naturalisation des idéaux : Le naturalisme réduit aussi les idéaux absolus³, qui devraient guider les sciences normatives (comme l'éthique, l'esthétique ou la logique⁴), à des faits de nature. Mais, en abolissant la distinction entre "faits" et "valeurs", entre discours descriptif et discours évaluatif, le naturalisme tombe dans la contradiction sans s'en apercevoir :

« En naturalisant les idées, cette philosophie s'annule elle-même sans s'en rendre compte » (p. 20).

Comment comprendre la contradiction qu'évoque Husserl ? Le naturalisme, la plupart du temps⁵, veut sauver l'objectivité des valeurs. Le naturaliste ne se contente pas de décrire des lois, mais :

« [il] enseigne, prêche, moralise et réforme » (p. 21).

Autrement dit, il voudrait pouvoir donner une objectivité au Vrai, au Bien, au Beau. Mais en croyant que la seule méthode de la science consiste dans le recours à l'expérience, le naturalisme est amené à chercher « [un] vrai, [un] bien et [un] beau "scientifiques" » (p. 21), auxquels on adviendrait comme un simple corollaire de la description des faits empiriques. C'est une contradiction patente, aucune valeur ne pouvant découler d'un savoir qui n'est que pure description de faits naturels. Pour atteindre des valeurs, il faut faire de la Raison plus qu'un simple processus naturel :

« La contradiction qui affecte sa démarche n'est nullement patente ; au contraire, il lui échappe qu'elle réside dans le fait qu'il transforme la raison en un processus naturel » (p. 21).

Face à ses contradictions, les naturalistes peuvent finalement adopter deux conduites, précise Husserl :

1) Ou bien ils peuvent les négliger, ne pas en tenir compte. De toute façon, ce ne sont pas des contradictions *avec les faits empiriques* (qui seuls comptent pour eux). Ils diront alors : les discours qui révèlent ces contradictions sont « de la "scolastique" » (p. 22), nous n'avons pas à en tenir compte. C'est, selon Husserl, la voie majoritairement suivie par les naturalistes.

2) Ou bien, les naturalistes les plus conséquents avec eux-mêmes, abandonneront carrément le projet de faire de la philosophie une science rigoureuse. Ils tomberont dans le scepticisme et renieront la possibilité de parler objectivement des valeurs.

² Husserl prônerait un retour à une forme de dualisme, qui ne serait plus le dualisme cartésien de la *res extensa* et de la *res cogitans*, mais le dualisme de la *conscience* et du *monde*, ce dernier étant compris à la fois comme transcendant et comme constitué par la conscience pour ce qui est de ses structures intentionnelles.

³ C'est-à-dire : le bien, le beau, le logiquement valide, etc.

⁴ Pour la critique du psychologisme en logique, première forme de naturalisme à avoir été dénoncée par Husserl (et par Frege, Russell, etc.), Husserl renvoie au premier tome de ses *Recherches logiques*.

⁵ C'est-à-dire qu'on exclut les "sceptiques" qui sont minoritaires, et dont Husserl traitera ensuite.

Husserl annonce à la fin de la première partie qu'il ne faut pas réfuter le naturalisme simplement par ses conséquences fâcheuses, comme nous venons de le faire. Il est plus utile, car plus constructif pour atteindre une méthode vraie en philosophie, de s'attaquer en détail, avec toute la précision nécessaire, aux thèses mêmes qui constituent le naturalisme :

- 1) *La naturalisation de la conscience.*
- 2) *La naturalisation des idéaux.*

Deuxième partie (Alinéas 6 à 20 du découpage proposée par Gabriella C., 1^{er} CR)

Nous commentons à présent la deuxième partie du chapitre *Le naturalisme philosophique*, à savoir du milieu de la page 23 à la page 30.

Husserl commence par définir plus précisément son adversaire, le naturaliste, dont il va critiquer les principes. Le naturalisme est une thèse philosophique, aussi est-ce un courant philosophique que Husserl s'apprête à réfuter. Mais, nous dit-il, il s'attachera à critiquer non pas une "philosophie de savant" mais plutôt une « philosophie savante » (p. 23). La distinction porte ici sur une philosophie qui serait prise en charge de façon désinvolte par le savant lui-même, qui en resterait à un niveau « populaire ». Ce serait un naturalisme de façade, que l'on trouverait dans les écrits de vulgarisation. Alors que la « philosophie savante » à laquelle Husserl entend se confronter est la philosophie académique « qui se présente à travers son appareil effectivement spécialisé » (p. 23). Remarquons que nous étions nous-mêmes parvenu à une distinction similaire quand nous avons discuté du naturalisme pour la première fois, lors de la première séance du séminaire.

Le naturalisme qui est défendu par cette philosophie savante se présente comme une philosophie arrogante, qui regarde avec mépris les autres courants philosophiques. En effet, elle croit être du côté de la modernité et de la scientificité, et elle considère en revanche les autres philosophies comme scolastiques et arriérées. Elle se croit dans la même posture que la philosophie scientifique et moderne de Galilée, ou la chimie de Lavoisier, contre la scolastique aristotélicienne et l'alchimie.

Sur quoi repose cette philosophie arrogante, qui se croit du côté de la modernité et de l'exactitude ? Sur « la *psychologie* psychophysique⁶ et plus particulièrement [sur] la *psychologie expérimentale* » (p. 24). Le naturaliste croit, grâce à la psychologie expérimentale, pouvoir donner des fondements scientifiques aussi bien à la théorie de la connaissance qu'aux doctrines évaluatives comme « l'esthétique, l'éthique et la pédagogie » (p. 24), et bien sûr les sciences de l'esprit. Même la métaphysique pourrait en définitive y trouver son fondement avec l'aide de la science physique.

Les premières critiques de Husserl contre ces thèses consistent à répéter qu'en aucun cas il n'est cohérent de penser qu'une science empirique, comme l'est la psychologie, serait :

« propre à constituer les fondements de ces disciplines philosophiques qui ont affaires aux purs principes de toute instance délivrant des normes, c'est-à-dire la logique, l'axiologie et la philosophie pratique pures » (p. 24).

Il s'agit de la même distinction entrevue dans la première partie entre point de vue descriptif et point de vue évaluatif ou normatif. Husserl d'ailleurs ne s'y attarde pas en renvoyant aux analyses précédentes. Aussi, à partir de maintenant, la critique qui sera faite par Husserl ne concernera plus que la prétention de la philosophie naturaliste à fonder la *théorie de la connaissance*. Deux commentaires s'imposent à nous, à propos de ce cheminement husserlien.

⁶ Nous commenterons plus bas, quand Husserl donnera les détails, ce qu'il entend par psychophysique.

D'une part, on ne voit pas à première vue en quoi ces arguments, déjà élaborés pour la logique, l'axiologie et la théorie pratique, ne vaudraient pas aussi pour la théorie de la connaissance. Puisque Husserl se trouve obligé de traiter à part la théorie de la connaissance, cela semble vouloir dire qu'elle ne serait pas pour lui une discipline normative, ou évaluative comme les précédentes. C'est problématique. La théorie de la connaissance ne doit-elle pas évaluer les connaissances ? Dire celles qui sont bonnes ou mauvaises, recevables ou non au vu de leur finalité cognitive ?

D'autre part, on peut se demander quel est le rapport entre les deux thèses que Husserl est en train de considérer successivement, à savoir :

- 1) La naturalisation des sciences évaluatives (logique, axiologie, philosophie pratique)
- 2) La naturalisation de la théorie de la connaissance,

et le plan qui avait été annoncé à la page 23, à savoir la critique de :

- a) La naturalisation de la conscience
- b) La naturalisation des idéaux.

Il semble que cela ne soit pas un changement de plan, mais simplement une nouvelle manière de le présenter. En effet, le 1) correspond sans peine avec le b). Ce que Husserl appelle les "idéaux" (le bien, le beau...) sont précisément les valeurs visées par les sciences évaluatives. Ensuite, la naturalisation de la conscience est précisément la thèse sous-jacente à la psychologie (qui est en général une psychophysique). Or c'est elle, la psychologie, que le naturalisme prétend élever au rang de fondement de la théorie de la connaissance.

Revenons au texte, et entrons dans la critique de la naturalisation de la théorie de la connaissance. Cette critique commence par un long paragraphe, qui occupe à lui seul toute la page 25. Husserl y annonce que « toute science de la nature se comporte de manière naïve » en prenant comme une donnée immédiate, non remise en question, la nature elle-même, le monde comme ensemble de choses dont nous faisons l'expérience, et qui se donnent dans le temps et dans l'espace. Les choses du monde sont *données*. Bien sûr, la science de la nature va ensuite se donner pour tâche de « connaître de manière rigoureusement scientifique et objectivement valide ces données ». Mais à aucun moment la science de la nature ne remet en question la nature elle-même comme donnée.

Il me semble que de nombreux indices textuels⁷, au-delà de la signification même de l'argument qui y est développé, rendent manifeste que Husserl reproche⁸ ici aux sciences de la nature de ne pas pouvoir atteindre le niveau critique qu'atteint⁹ la phénoménologie, par la méthode de l'*epochè*

⁷ Voici quelques-unes de ces preuves textuelles :

- *Se donner la nature de manière naïve*, comme il est dit ici dans la page 25, est à rapprocher de l'idée de *se donner le monde dans une attitude*.

⁸ Ce n'est un reproche que si les sciences de la nature entendent, comme dans le naturalisme, prendre la place de la philosophie. Sinon, quand elle ne sort pas de ses ambitions théoriques habituelles, la science de la nature peut en rester à l'attitude "naturelle", "naïve", qui suffit pour atteindre ses buts.

⁹ Je dis bien *atteint* et non pas *atteindra* puisque les grandes lignes de la méthode phénoménologique sont déjà bien tracées en 1911, au moment de la parution de ce texte. Rappelons que la phénoménologie comme méthode philosophique reposant sur des principes bien établis (l'*epochè*, l'analyse des essences, la variation eidétique, etc.) n'est pas encore présente en 1901 quand paraissent les *Recherches logiques*. On y trouve pourtant déjà la critique d'une forme de naturalisme : le psychologisme en logique. C'est dans les toutes premières années du xx^e siècle, disons de 1901 à 1907 que va s'opérer progressivement, dans la pensée de Husserl, ce que les commentateurs appellent son « tournant transcendantal », qui correspond à la maturation des méthodes de la phénoménologie. Les grandes lignes de sa méthode phénoménologique (l'*epochè*, l'analyse des essences, le point de vue transcendantal) sont en place vers 1906-1907. Husserl les met alors en application dans ses cours universitaires à Fribourg, d'abord sur la question du temps (*Leçons sur la phénoménologie de la conscience intime du temps*, 1906) et sur l'espace (*Ding und Raum*, 1907). Quelques paragraphes ou petits textes méthodologiques sont publiés dans ces années. Mais il faudra cependant attendre 1913, deux ans donc après *La philosophie comme science rigoureuse*, pour qu'Husserl ait terminé la rédaction, et publié, ses *Idées directrices pour une phénoménologie*, l'ouvrage de référence de la méthode phénoménologique et de son programme.

phénoménologique, ou de la “réduction transcendantale”. On peut alors s’interroger sur ce qui pousse Husserl, dans ce texte, à éviter le vocabulaire technique de sa propre philosophie. Peut-être cela a-t-il quelque chose à voir avec le public auquel ce texte se destine.

En effet, l’idée que développe Husserl à la page 25, selon laquelle les sciences de la nature se donneraient naïvement la nature, sera repris comme un leitmotiv dans de nombreux textes husserliens qui suivront (notamment : *Ideen I et II*, la *Krisis*). Husserl appellera cette donation naïve de la nature “l’attitude naturelle”, qu’il opposera à l’attitude phénoménologique qui passe par l’épochè. L’attitude naturelle doit être prise en même temps comme “attitude des sciences de la nature” aussi bien comme “attitude naïve”, i.e. qui est “naturelle” au sens d’un laisser-aller, d’une absence de prise de recul critique. Aussi bien le scientifique que quiconque dans son quotidien, prend le monde comme un donné, sans remettre en cause le sens de son existence.

Par opposition, l’épochè, c’est la suspension du jugement, ou encore, pour reprendre une fameuse formule husserlienne : « la mise entre parenthèses, ou mise hors circuit du monde »¹⁰. Il s’agit de ne plus accepter le monde comme une donnée, mais de le prendre comme un problème, de suspendre notre jugement à propos de son existence. Alors seulement, depuis ce point de vue de l’épochè, on peut commencer à s’interroger sur la façon dont la conscience parvient, à “constituer le monde” par une succession d’actes « thétiques »¹¹ structurés, i.e. d’actes par lesquels la conscience pose en dehors d’elle-même l’existence d’un temps objectif, d’un espace objectif, d’un monde de choses objectives, etc. En effet, la conscience reste comme un résidu absolu quand le monde a été mis hors circuit, à condition qu’elle soit correctement comprise comme conscience absolue, pure, et non pas comme une conscience naturalisée qui est reliée à un corps objectif au sein de la nature.

Husserl explique, à partir du milieu de la page 25, que toute la psychologie, comme discipline scientifique, tombe sous la portée de la critique précédente. Autrement dit, la psychologie elle-même, tout comme la physique, se donne naïvement la nature. En effet, la psychologie prend pour objet des faits psychiques, qu’elle ne peut comprendre et définir qu’en les rattachant à un corrélat d’ordre physique :

« Toute définition psychologique est *ipso facto* psychophysique, au sens le plus large [...], c’est-à-dire qu’une définition psychologique s’accompagne toujours d’un corrélat d’ordre physique » (p. 25).

Husserl donne ici, comme ailleurs, un sens très large à l’idée de “psychophysique”, qui ne correspond pas au sens plus technique que ce terme avait déjà à l’époque. En effet, parmi tous les courants de la psychologie qui se sont développés à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, il y avait un courant bien particulier qui était appelé spécifiquement *psychophysique*. Il s’agissait d’une approche développée d’abord par Fechner, notamment, puis systématisée par Wundt, consistant à établir des corrélations mathématiques entre des mesures d’intensité physique de certains stimuli, et les intensités des sensations conscientes correspondantes. D’autres branches de la psychologie, au contraire, ne s’intéressaient pas aux liens des faits psychiques avec les stimuli physiques, ou avec les corrélats physiques correspondant, mais tentaient simplement de décrire les faits psychiques conscients par une méthode introspective. Husserl affirme que même la “psychologie descriptive” reste en un sens large “psychophysique” (même celle de son maître Brentano). En effet, même si elle se contente de méthodes introspectives, et non de mesures physiques, la psychologie descriptive continue à concevoir les faits psychiques qui constituent son objet, comme

« étant le fait de consciences humaines ou animales dont elle présuppose évident le lien avec des corps humains ou animaux » (p. 25).

¹⁰ La formule « mise hors circuit » est présente d’ailleurs dans [notre texte](#), p. ??.

¹¹ Husserl emploie l’expression « position existentielle *thétique* » en haut de la page 28.

Ainsi, même si les relations des faits psychiques aux corps ne sont pas le sujet d'étude central de la psychologie descriptive, ces relations restent néanmoins présupposées comme arrière fond, à partir duquel la notion même de "fait psychique" prend sens. Les faits psychiques font partie de la nature objective posée naïvement, aux côtés des faits physiques. On leur accorde naïvement une position spatiale objective (disons celle du cerveau), et une date au sein du temps de la physique (pour Husserl, seule la phénoménologie étudie les vécus de conscience sans les naturaliser).

En haut de la page 26, Husserl remarque que, étant donné que toute la psychologie est psychophysique, au sens général qui a été expliqué, elle est donc dépendante de la physique quant à son fondement. Si donc la physique est incapable, par elle-même, de fonder la théorie de la connaissance, la psychologie *a fortiori* ne le pourra pas non plus. C'est pourquoi, à partir de : « Or ces arguments existent bel et bien » (p. 26), Husserl passera de la critique de la psychologie à la critique de la physique, dans sa prétention à fonder la théorie de la connaissance.

Husserl précise alors, sur le cas particulier de la physique, la critique générale qu'il avait adressée à toute science de la nature, p. 25. Si Husserl se sent obligé de reprendre l'argument de la donation naïve du monde et de ses objets, c'est sans doute parce que cette thèse semble moins évidente pour la physique que pour d'autres sciences de la nature moins fondamentales. La physique ne se caractérise-t-elle pas justement par une prise de recul critique ? Husserl répond qu'elle est certes très critique, mais « à [sa] manière » (p. 26). Plus précisément, la physique classe et articule méthodiquement les expériences, pour leur donner une validité relative, au sein d'un système complexe qui associe expériences et pensées. En revanche, la physique n'est pas critique au sens d'une

« critique qui met en question à la fois la totalité de l'expérience en général et la pensée à l'œuvre dans les sciences expérimentales » (p. 26).

Voici comment je comprends ce passage (mais je suis peu convaincu par ma lecture ici) . Par son activité de classement et d'articulation méthodique des expériences, la physique peut conduire à une critique des propriétés que l'on attribue spontanément aux objets. Ainsi, dans d'autres textes, Husserl reprend souvent l'exemple classique des philosophes de la nature de la fin du XVII^e et du début du XVIII^e siècle (Descartes, Locke), qui ont montré que les qualités sensibles secondaires (comme la couleur par exemple) n'appartenaient pas objectivement aux corps physiques. La physique est donc critique à l'égard des propriétés objectives, mais sa critique n'atteint pas la position même de ces objets et de la nature dans son ensemble (la « totalité de l'expérience en général »). De plus, la physique ne peut atteindre la critique de « la pensée à l'œuvre dans les sciences expérimentales ». C'est-à-dire qu'elle ne peut poser elle-même les questions qui concernent la possibilité même des différents processus cognitifs qu'elle met en place. La physique peut expliquer comment certains phénomènes physiques sont possibles, mais ne peut pas expliquer comment elle-même, comme discipline, est possible. (Cela semble recouper ici la remarque faite par Éric Audureau lors de la séance précédente, sur le fait que la physique ne peut pas s'auto-fonder, prendre en charge ses propres fondements).

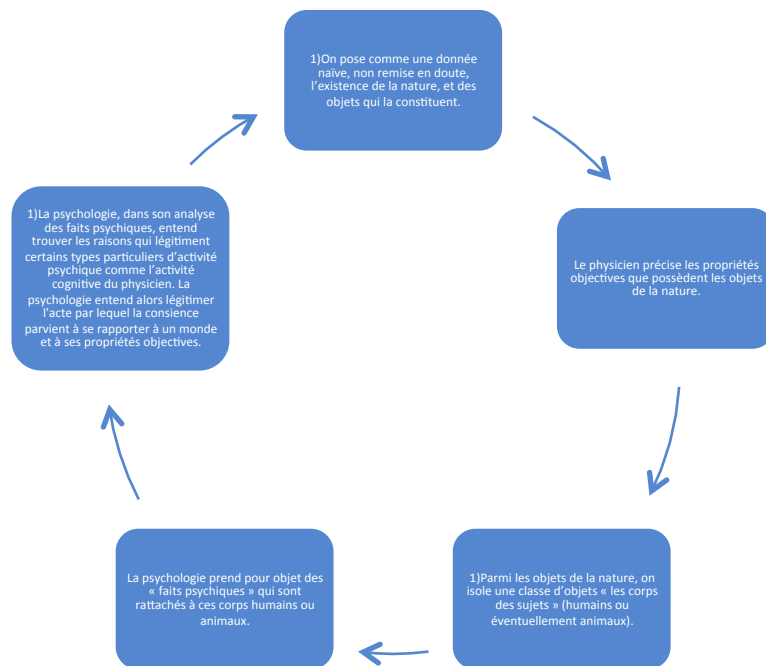
Il suit dans le texte une énumération des questions typiques que se pose la théorie de la connaissance, et qui restent comme « autant d'énigmes » (p. 27) que la physique elle-même ne saurait poser, et qui n'ont jusqu'à ce jour reçu aucune « réponse décisive, univoque et scientifiquement claire » (p. 27), malgré les efforts des plus grands esprits.

Le paragraphe suivant est décisif pour justifier pourquoi la physique ne saurait se poser ce types de question. C'est que, pour pouvoir poser les questions de la théorie de la connaissance, qui ont trait aux rapports entre le sujet connaissant et la nature, et qui nous amènent à mettre en doute les principes de toute connaissance empirique, il faut pouvoir se positionner depuis un point de vue où

toute « position existentielle *thétique* » (p. 28) a été exclue dès le départ. C'est un jargon husserlien pour rappeler, d'une autre façon, la nécessité de passer par l'attitude de l'épochè¹².

La théorie de la connaissance exige que l'on comprenne comment un monde d'objets est possible pour nous, donc de dépasser l'attitude naïve. On comprend alors pourquoi le projet naturaliste est un « cercle absurde » (p. 27) pour Husserl. Voici comment on peut reconstruire ce cercle :

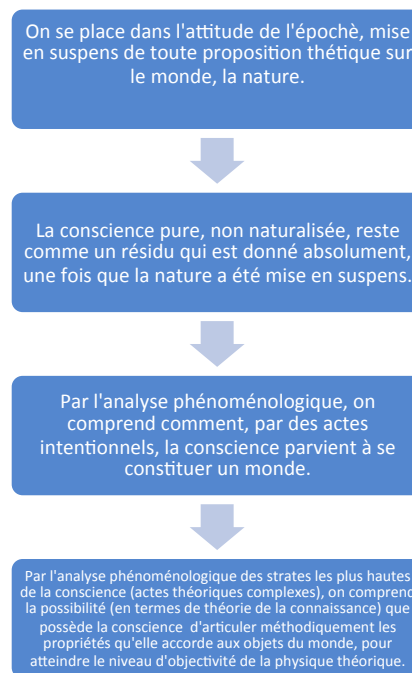
Cercle vicieux du naturalisme



Comment ne pas voir le cercle vicieux, à savoir que le travail du psychologue tout à la fois présuppose la physique (car les faits psychiques y sont compris comme corrélats d'objets physiques particuliers du monde) et prétend pouvoir en rendre raison.

¹² Husserl fait sien le fameux adage cartésien selon lequel « Pour examiner la vérité il est besoin, une fois dans sa vie, de mettre toutes choses en doute autant qu'il se peut ». On sait que le doute cartésien, contrairement à la critique du physicien, va jusqu'à la mise en question de l'existence du monde et des choses. Il a la radicalité de la critique demandée par Husserl. Une des différences importantes (parmi d'autres) c'est que l'épochè husserlienne n'est pas seulement un moment par lequel on doit passer « une fois en sa vie ». C'est une attitude méthodologique dans laquelle toute la phénoménologie se place de part en part.

Grâce à la phénoménologie, Husserl entend remplacer ce cercle vicieux par le schéma linéaire suivant :



Ainsi, les naturalistes font un cercle vicieux : 1)objet=>2)sujet=>3)objet. 1) En présupposant naïvement un monde objectif, puis 2) en étudiant par la psychologie un sujet-conscience « naturalisé », pour revenir ensuite 3) à expliquer la possibilité pour ce sujet de se rapporter aux objets du monde.

Plutôt, la phénoménologie suit une chemin linéaire vertueux qui va du sujet (pur, la conscience non naturalisée) à l'objet (la nature, qui est constituée par les sujets à la fin d'un long processus hiérarchisé d'actes de conscience).

La conscience doit alors être étudiée en premier, pour elle-même, et non pas comme corrélat d'un supposé monde physique dont la conscience ne serait qu'une émergence secondaire, un épiphénomène. La conscience doit être comprise comme donnée absolument, avant toute prise de position thétique sur le monde. Le monde naturel devient second. On n'accède à ce monde et ses phénomènes, pour pouvoir en faire la critique, qu'en tant qu'il est le corrélat des actes par lesquels la conscience se rapporte, par son essence même, à quelque chose qui lui est transcendant.

Les questions typiques de la théorie de la connaissance, du type : de quel droit (*de juris*) tel ou tel type de connaissance (scientifique ou non) vaut-elle ? Comment telle connaissance peut-elle avoir tel ou tel niveau de validité épistémique ? ... Ce type de question ne peut donc se comprendre, dit Husserl, qu'en hiérarchisant et en étudiant les relations entre les niveaux des différents types d'actes de conscience, « les groupes de fonctions cognitives » (p. 28).

La conclusion de Husserl consiste à dire que la phénoménologie est le fondement ultime sur lequel doit reposer les sciences. Cela pourrait sembler un renversement par rapport à l'attitude très critique qu'avait Husserl à l'égard de la psychologie comme science des faits psychiques, à jouer un rôle fondateur. En fait, il n'en est rien, ce n'est pas un changement d'opinion de la part de Husserl. Car la phénoménologie s'occupe certes de la conscience, comme la psychologie, mais selon une attitude qui est radicalement opposée. Husserl dira que la psychologie s'occupe de la conscience

empirique, alors que la phénoménologie s'occupe de la conscience "pure", d'une conscience non naturalisée.

Finalement, Husserl accorde tout de même à la psychologie un rôle, mais un rôle seulement auxiliaire, d'adjointe de la phénoménologie. (milieu de la page 30).

Le commentaire s'arrête là, les trois dernières parties ne présentant pas le même intérêt que les deux premières pour notre sujet sur le naturalisme.

Troisième partie (alinéas 21 à 33 du découpage proposée par Gabriella C.)

De : « Les considérations générales qui précèdent... » (p. 30), jusqu'à : « ...l'être au sens psychique. » (p. 40).

Quatrième partie (alinéas 34 à 43)

De : « Ce qui, dès ses débuts au XVIII^e siècle,... » (p. 40), jusqu'à : « ...d'une légitimité propre. » (p. 47).

Cinquième partie (alinéas 44 à 55)

Trois sous-parties :

- a. De : « Or, si ce qui est psychique... »(p. 47), jusqu'à : « ...et de la "conscience". » (p. 54).
- b. De : « Passons maintenant à l'examen... » (p. 54), jusqu'à : « ...à la philosophie populaire du XVIII^e siècle. » (p. 58).
- c. De : « Nous quittons maintenant ce débat... » (p. 58), jusqu'à : « ...à une psychologie valable. » (p. 59).